



LE THEATRE DE LA GUERRE AU TRANSVAAL.

Pour la Toussaint.

Requiem !....

C'est de la Toussaint, qui chasse les feuilles mortes de nos platanes et les accumule aux abords des trottoirs et dans les angles de murailles, suggère des pensées funèbres ; et voici la fête annuelle de la Commémoration des Trépassés. Ne cherchons pas plus longtemps matière à philosophier.

Aussi bien ce culte des morts est-il pratiqué par toute la France avec la plus touchante fidélité. Que ceux qui nous accusent d'être frivoles aillent visiter nos cimetières ; ils y trouveront à chaque pas les preuves émouvantes que nous savons éprouver des sentiments durables et profonds. Demain, comme d'habitude, les journaux publieront à cet égard de convaincantes statistiques et nous diront quelle foule immense s'est portée auprès des tombes, quel chiffre énorme a atteint le commerce des fleurs et des emblèmes de deuil.

Interrogez votre cœur, vous tous qui regrettez un être aimé avec une si fidèle tendresse. Ne découvrez-vous pas, au fond de vous-même, malgré le désespérant silence de la nature, un secret espoir de retrouver tôt ou tard le cher disparu ? Ce n'est pas à un nom sur une pierre, à un cadavre qui achève de se décomposer, que nous allons porter des fleurs et des couronnes. C'est à ce qu'il y avait dans la mort de plus pur, de supérieur, — disons le mot : c'est à son âme. Si nous étions bien persuadés que celui qu'on a enterré n'existe plus, absolument plus, que signifieraient nos pèlerinages et pourquoi nous ferions-nous un devoir de lui prouver que nous ne l'oublions pas et que nous l'aimons encore ? Non, non. Quand nous rentrons dans un cimetière, le cœur lourd de souvenirs, les mains chargées de présents symboliques, nous confions, bon gré mal gré, notre espoir en une autre existence, ou, du moins, notre désir d'une survie personnelle.

J'irai plus loin. Ce mort, à qui nous apportons cet hommage fleuri, n'appartient pas à notre pensée tel qu'il était de son vivant. Nous ne pouvons nous empêcher de nous dire qu'il a franchi le seuil d'un monde inconnu, qu'il en sait maintenant plus que nous sur le mystère, qu'il est désormais d'une essence autre que la nôtre, supérieure à la nôtre. Si nous lui parlons, si nous osons nous adresser directement à lui, c'est avec une émotion, un respect qui nous fait trembler. Mères de l'homme ! Il se révolte orgueilleusement contre l'Infini et montre au ciel un poing châtif. Mais son pied se heurte au tombeau des siècles ; il trébuché, il tombe à genoux.

Penser aux morts, c'est prier. Voilà, dira-t-on, de bien sérieuses réflexions. Que voulez-vous ? Cette date de la Toussaint est de nature à les susciter, et d'ailleurs, elles m'ont assailli, plus impérieuses que jamais, l'autre jour à un enterrement.

sonne qui venait de mourir, et je n'étais venu que pour témoigner ma sympathie à l'un des membres de la famille, qui est mon ami. Comme il occupe une haute situation, il y avait à l'élite de la société parisienne, et cette élite — vous le savez — est une cohue.

Le luxe et la foule, dans une cérémonie funèbre, me donnent toujours une sensation pénible, et je suis, malgré moi, un peu choqué de voir derrière un cercueil, ce long cortège d'indifférents. Certes, ce sont là des rites facilement explicables. Je conviens très volontiers que le sentiment est respectable, qui fait déployer par la famille tant de pompe et de solennité, et qui groupe un si grand nombre de sympathies — plus ou moins sincères — autour des affligés.

Néanmoins, dans ces circonstances, je ne sais pourquoi je pense toujours à une bère sous un drap noir tout simplement posée sur deux tréteaux, dans une pauvre paroisse de village, — à la bère d'un brave homme de mort, entourée seulement par quelques parents et amis ayant pour de bon les yeux rouges, et derrière laquelle une vieille servante agenouillée égrène, en pleurant, son chapelet.

Pour revenir à l'enterrement tumultueux et magnifique de l'autre jour, je vous avouerai que j'étais dans l'église et que je pris place sur ma chaise à hauteur de la maîtresse et au milieu de la foule.

Je fus reçu, comme toujours, à bras ouverts, ma chambre habituelle était déjà préparée, et le lit flurait bon l'iris de la lessive. On m'attendait pour déjeuner : la table servie devant les grandes baies ouvertes sur le jardin, avec ses cristaux étincelants et de gros bouquets à chaque extrémité, avait l'air cordial des tables d'amis ; cordiales aussi étaient les figures de Bouvet et de sa femme, et il n'était pas jusqu'à la vieille servante Annette qui n'eût sur son visage ridé une expression de bonhomie. Je n'ai jamais vu une maison comme celle des Bouvet pour respirer le bon accueil et la franche amitié.

Lorsque j'étais dans la salle à manger, je vis que je n'étais pas le seul jeune étranger à la maison. Une jeune femme, une amie sans doute, grande, mince, très blonde et très blanche, en grand deuil, se tenait auprès de Mme Bouvet. On nous présenta l'un à l'autre : M. Tallard... Mme Herbin... Elle me rendit mon salut, d'un air assez indifférent, et l'on se mit à table.

Pourquoi cette inconnue attirait-elle tout de suite ma curiosité ? Je serais bien en peine de le dire. Peut-être parce qu'elle ressemblait, avec sa haute taille svelte et son profil pur, à une figure de femme peinte sur le dernier parchemin que j'avais compulsé ; peut-être tout simplement parce qu'elle avait un air étrange, vague et absorbé, et semblait absente de tout ce qui l'entourait. Les efforts qu'elle faisait pour se mêler à la conversation étaient manifestes, et visiblement elle aurait préféré se taire, rester seule avec ses pensées, quelles qu'elles fussent. Je ne pouvais m'empêcher de l'étudier du coin de l'œil, et à plusieurs reprises je la vis rougir et se troubler au moindre bruit. Dicitra et préoccupée, elle m'observait de loin, et se faisait doucement gronder par Mme Bouvet, parce que son assiette restait pleine. A la fin du repas, elle s'éclipa discrètement, et je demeurai seul avec mes deux amis. J'appris bientôt alors que Noëlle Herbin, à vingt-trois ans, était veuve depuis l'automne dernier, et que son

UNE VILLEGIATURE

Il y a dix ans, si ma mémoire est fidèle, je fus parti, vers le milieu de juillet, d'aller passer une quinzaine de jours à la campagne, chez mon vieil ami Bouvet.

Bouvet est un de mes camarades de classe, qui, hardiment lancé dans le commerce tandis que je devenais tout doucement un pauvre rat de bibliothèque, a amassé dans la quincaillerie une fortune assez ronde. Sa fille bien mariée, il jouit maintenant tranquillement de ses rentes, dans sa belle propriété de l'Oise, à deux pas d'une forêt superbe. Lui et sa femme sont les deux êtres que j'aime le plus au monde, et les seuls, je dois l'avouer, que mes travaux d'archéologie et d'histoire ne paraissent pas ennuyer profondément. Je les soupçonne fort de n'y pas connaître grand chose, et c'est tout naturel, mais ils semblent s'y intéresser et ne traitent pas mes pauvres livres comme des intrus et des fâcheux. Enfin, leur société est, de toutes les sociétés humaines, celle que je préfère, et celle qui efface le moins mon hyponcondrie de vieux garçon maigrichon. Or donc, un matin, par un joli soleil qui promettait une journée radieuse, je bouclai avec entrain ma petite valise pour aller encombrer de ma personne râtinée la coquette demeure de mon ami Bouvet.

Je fus reçu, comme toujours, à bras ouverts, ma chambre habituelle était déjà préparée, et le lit flurait bon l'iris de la lessive. On m'attendait pour déjeuner : la table servie devant les grandes baies ouvertes sur le jardin, avec ses cristaux étincelants et de gros bouquets à chaque extrémité, avait l'air cordial des tables d'amis ; cordiales aussi étaient les figures de Bouvet et de sa femme, et il n'était pas jusqu'à la vieille servante Annette qui n'eût sur son visage ridé une expression de bonhomie. Je n'ai jamais vu une maison comme celle des Bouvet pour respirer le bon accueil et la franche amitié.

Lorsque j'étais dans la salle à manger, je vis que je n'étais pas le seul jeune étranger à la maison. Une jeune femme, une amie sans doute, grande, mince, très blonde et très blanche, en grand deuil, se tenait auprès de Mme Bouvet. On nous présenta l'un à l'autre : M. Tallard... Mme Herbin... Elle me rendit mon salut, d'un air assez indifférent, et l'on se mit à table. Pourquoi cette inconnue attirait-elle tout de suite ma curiosité ? Je serais bien en peine de le dire. Peut-être parce qu'elle ressemblait, avec sa haute taille svelte et son profil pur, à une figure de femme peinte sur le dernier parchemin que j'avais compulsé ; peut-être tout simplement parce qu'elle avait un air étrange, vague et absorbé, et semblait absente de tout ce qui l'entourait. Les efforts qu'elle faisait pour se mêler à la conversation étaient manifestes, et visiblement elle aurait préféré se taire, rester seule avec ses pensées, quelles qu'elles fussent. Je ne pouvais m'empêcher de l'étudier du coin de l'œil, et à plusieurs reprises je la vis rougir et se troubler au moindre bruit. Dicitra et préoccupée, elle m'observait de loin, et se faisait doucement gronder par Mme Bouvet, parce que son assiette restait pleine. A la fin du repas, elle s'éclipa discrètement, et je demeurai seul avec mes deux amis. J'appris bientôt alors que Noëlle Herbin, à vingt-trois ans, était veuve depuis l'automne dernier, et que son

elle était morte dans une partie de chasse. La pauvre jeune femme, ajouta Mme Bouvet, était inconsolable de cette mort, et portait dans son cœur un deuil plus grand encore que celui de ses vêtements. Il n'en fallait pas plus pour éclairer à mes yeux naïfs tout ce qui m'avait paru bizarre dans l'attitude de Mme Herbin, et, songeant à sa tristesse si apparente, je plaignis de tout mon cœur la pauvre créature endeuillée jusqu'à l'âme.

Les jours suivants, je la revis fréquemment aux repas et dans les promenades que les Bouvet organisaient. Si je n'avais pas été renseigné sur son état moral, j'aurais continué à la trouver bien singulière, mais étant donné le drame de sa vie, tout s'expliquait. Elle avait des périodes d'abattement prostré, suivies d'exaltations bizarres ; des traces de larmes rougissaient souvent ses beaux yeux gris, et lorsqu'elle ne se savait pas observée tout son être révélait une souffrance indicible. Mon cœur saignait grandement de la voir ainsi, et je ne lui parlais qu'avec un profond respect pour sa douleur. D'ailleurs, elle ne semblait faire aucune attention à moi, ce qui était fort naturel ; du reste, n'eût-elle pas eu l'esprit absorbé par le chagrin, qu'elle eût agi de même à mon égard ; je n'ai jamais vu le regard d'une femme s'arrêter sur mon chétif individu autrement qu'avec une parfaite indifférence.

Cependant la deuxième semaine de mon séjour chez les Bouvet allait s'achever. Mon vieil ami me pressait instamment de rester davantage, mais je tenais bon, sachant que des travaux m'attendaient dans mon petit logis du quai de Béthune.

Pourtant, quelque pressé que je fusse d'aller retrouver mes vieux bouquins et mes grimoires, il m'en coûtait, je l'avoue, de quitter cette demeure hospitalière, et aussi cette belle nature, si calme, qui me reposait du fracas de Paris. Il m'en coûtait même si bien que je finis par céder aux instances de mes hôtes, et par rester deux jours de plus. Plût à Dieu que j'eusse eu plus de fermeté, et que je fusse parti à l'heure dite ! Je ne me serais pas trouvé indirectement mêlé à un drame obscur, et, pauvre ignorant que je suis, avec ma tête fourrée de noms et de dates, je n'aurais pas pesé inconsciemment sur une destinée humaine !

La veille de mon départ, la soirée était si douce et si argentée, qu'après le cordial bonsoir de mes amis, je ne pus me décider à regagner tout de suite ma chambre. Le jardin s'étendait, baigné d'ombre, et les roses qui entouraient le perron exhalaient un parfum pénétrant. Tout vieil archéologue que j'étais à moitié parcheminé comme mes documents, j'étais encore sensible à la poésie d'une belle nuit d'été ; je m'en allai tout au bout du jardin, loin de la maison, et je m'assis sur un banc en regardant les étoiles. Je ne sais pas au juste combien de temps j'étais là, ni quelles pensées vagabondes pouvaient bien valser en ma pauvre cervelle, mais je fus tout à coup tiré de ma rêverie par un froissement de branches tout près de moi, et par mon nom prononcé distinctement, quoique très bas, avec l'accent de la surprise et de l'inquiétude. « M. Tallard ! »

C'était la voix de Noëlle Herbin. Je me retournai stupéfait. Elle était là en effet, vêtue d'un sombre costume de voyage, un petit sac à la main ; sa haute taille restait à demi courbée, comme si elle se fût glissée de buisson en buisson, sous les branches.

« Madame... commençai-je ; mais je me ressaisissais difficilement mes esprits. Hésitante et pâle, l'air égaré, elle me fixait de ses yeux dilatés, et une sorte d'effroi s'emparait de moi. Instinctivement, j'avancai le bras vers elle, mais elle recula, et de la même voix basse et distincte :

— Oh ! ne me retenez pas, laissez-moi partir, prononça-t-elle d'un ton suppliait ; laissez-moi partir tout de suite !... J'étais de plus en plus ahuri.

— Partirez-vous ? balbutiai-je ; mais qu'avez-vous ! Ne puis-je... — Ah ! si je pouvais me confier à vous interrompit-elle en serrant ses mains l'une contre l'autre, d'un air d'angoisse ; si je pouvais vous dire... Mais vous ne me comprendriez pas, vous ne savez pas ce que c'est, ni ce que je souffre, vous ne savez rien !

En une seconde, j'eus l'intuition que cette femme, avec la passion inconnue où elle se débattait évidemment, était aussi éloignée de moi, aussi étrangère que les étoiles au-dessus de nos têtes. Elle reprit, très vite, à mots entrecoués :

— Quand on s'apercevait, ici, demain, de mon départ, ne dites pas, je vous en prie, que vous m'avez vu ; ne dites rien, s'yez l'air surpris comme eux tous... Promettez-le moi, ici, tout de suite, avant que je m'en aille... jurez-le moi, je vous en prie, je vous en supplie... Elle semblait en proie à une agitation extraordinaire. « Je vous le promets, dis-je tout boulevé, sans presque savoir ce que je disais, et à peine avais-je prononcé ces mots, qu'elle était partie, avançant plutôt, dans l'obscurité des taillis. Quelques branches craquèrent, à ma gauche, et ce fut tout. Je restai seul, très impressionné par cette scène étrange, que ma quasi-ignorance de la vie faisait plus étrange encore, et tout en revenant vers la maison je réfléchissais profondément. « J'aurais dû la retenir, pensai-je ; lui parler, lui dire que j'essaierais de comprendre... Elle est très jeune, et je suis

vieux ; elle aurait pu avoir confiance en moi... Que va-t-elle faire... Si elle allait se tuer ! Un frisson me traversa, mais je me souvins du costume de Mme Herbin, et de son petit sac, et un demi-sourire me vint aux lèvres. Au même moment, comme pour me rassurer, le roulement lointain d'une voiture qui s'en allait vers la gare me parvint à travers la nuit silencieuse.

« Elle part, me dit-je, j'aime mieux cela. Mais cela ressemble assez à un enlèvement... Quelle femme est-ce au juste ? Je ne la connais pas... Mais quel air d'angoisse elle avait ce soir !... Dois-je me taire ou parler, demain ?

Durant une partie de la nuit, ma promesse imprudente me hanta, ce qui ne m'empêcha pas, le lendemain, de la tenir religieusement, moins, je le confesse, par respect de la loi jurée, que pour n'être pas obligé d'avancer combien j'avais été vain et peu énergique en cette occurrence. Les Bouvet se répandaient en exclamations stupéfaites et indignées, en craintes, en reproches, en conjectures de toutes sortes sur ce départ inexplicable, et ce fut au milieu de ce désarroi que je m'en allai à mon tour, laissant la maison bouleversée et emportant moi-même un certain trouble de cette fin de villegiature.

Je revis mes vieux livres et je repris mes chers travaux dans mon logis tranquille, en face de la Seine perçueuse ; le temps passa, et j'oubliai peu à peu la singulière aventure. L'été suivant, je fus de nouveau invité chez mes vieux amis, et dès le premier jour, comme je m'enquissais naturellement de Noëlle Herbin, Mme Bouvet m'apprit l'affreuse vérité.

La malheureuse jeune femme venait de mourir, assassinée par l'homme avec lequel elle vivait, un homme qu'elle aimait, et qui l'épouvantait en même temps. Après l'avoir tour à tour adorée et torturée pendant un an, il l'avait étranglée dans un accès de jalousie sauvage. C'était pour le suivre qu'elle avait quitté la demeure des Bouvet, l'été d'avant ; à cet homme elle avait sacrifié liberté, fortune, honneur, prise dans l'engrenage infernal de la passion et de la crainte ; elle était devenue sa proie et sa chose. « Et moi, s'écria douloureusement ma vieille amie, moi qui la croyais tout absorbée dans son chagrin de veuve ! C'était bien à cela qu'elle pensait ; lui aurait cru ! Vous la rappelez-vous, si triste, si abattue ! Vous la rappelez-vous !... »

Je ne la rappelez-vous trop. Terrifié, je songeais à la part qui était la mienne dans ce drame, à ma responsabilité dans cette horrible fin... Je revoyais, à la clarté des étoiles, le visage pâle et bouleversé de Noëlle Herbin. « Ah ! si je pouvais me confier à vous ! » Mais j'avais laissé partir, sans secours, avec son angoisse et ses tragiques pressentiments. Et le lendemain, si j'avais parlé, peut-être l'eût-elle retrouvée et ramenée !

Il y avait bien longtemps de cela, mais lorsque reviennent les nuits claires de la belle saison, je pense toujours à cette soirée douce et parfumée, où j'aurais peut-être pu sauver une créature humaine de la honte et de la mort.

Visite de Guillaume II en Angleterre. Préparatifs.

Paris. 18 novembre.—Six navires de guerre, quatre croiseurs et huit bateaux-torpilles vont se réunir à Spithead sous les ordres de l'amiral Seymour pour aller saluer le yacht impérial Hohenzollern et le nouveau navire de guerre allemand Kaiser Friedrich III.

Dans les rues de Windsor s'élevaient déjà des arcs de triomphe et des décorations en l'honneur de la reine Victoria et de son petit-fils. Il règne en ce moment un grand désappointement. La visite de l'empereur sera écourtée. Il se bornera à faire une visite à Windsor et à Sandringham, chez le prince de Galles ; mais on n'attribue aucune signification politique à ce changement de programme. La visite ne changera pas de caractère.

Suivant une dépêche de Berlin au « Daily News », le comte von Beulow amène avec lui le conseiller privé Klehmetz, du département des affaires étrangères d'Allemagne, qui a la spécialité des affaires nautiques.

L'EMPOISONNEMENT PAR LA VANILLE.

Les glaces et les crèmes à la vanille déterminent parfois des accidents gastro-intestinaux et même de véritables empoisonnements, dont médecins et chimistes disent encore la cause intime. En général on attribue ces accidents à la vanille, ou plutôt au produit synthétique que les progrès de la chimie ont substitué au produit naturel : la vanilline.

Cette vanille artificielle, qui a plus de goût que la vraie, et qui coûte moins cher, est pour ces deux raisons, dont une seule suffirait, préférée des pâtisseries. Elle s'obtient en oxydant la caniférine par un mélange de bichromate de potasse et d'acide sulfureux, et porte le nom peu engageant d'aldéhyde méthylrotocatéchnique.

Il n'y aurait là que demi-mal si, ce produit artificiel, on n'était arrivé à l'extraire des substances les plus inattendues. C'est ainsi qu'en faisant bouillir du liège en poudre avec de l'acide sulfurique étendu, on obtient, après avoir traité le filtrat par l'éther, un résidu odorant qui n'est autre que la vanilline. Si l'on songe à la quantité de vieux bouchons qui restent en disponibilité dans les poubelles de chaque jour, on doit admettre qu'il y a là une source de vanille qui n'est pas près d'être épuisée.

Il en est une autre, non moins abondante, et que l'industrie, d'ailleurs, n'a eu garde de laisser inutilisée. C'est le crottin de cheval. On retire plusieurs choses du crottin de cheval, et autres, la vanille. Cette fois, c'est l'enveloppe des graines d'avoine qui, traitée par l'alcool, donne la vanilline.

On comprend donc, vu l'origine, parfois suspecte, de la vanilline, qu'on ait rendu cette substance responsable des accidents causés par les crèmes à la vanille. Mais voici qu'un bactériologiste vient de prendre en main la défense du produit chimique et de l'innocenter, jusqu'à un certain point, des méfaits qu'on lui attribue. C'est encore « le microbe » qui serait cause de tout le mal.

M. Wassermann ayant observé une série de dix-neuf cas d'intoxication par la crème vanillée, dont un mortel, a étudié à fond la question. Cette crème était composée de lait, d'œufs, de sucre, et aromatisée avec la vanille artificielle retirée de la caniférine. Elle avait été préparée dans la soirée et on l'avait laissée dans la salle à manger, sans la recouvrir, jusqu'au lendemain. Les dix-neuf personnes qui en mangèrent furent toutes très malades. Une d'elles, comme je l'ai dit, succomba. Les symptômes ressemblèrent à ceux du choléra : vomissements et diarrhées profuses, crampes dans les jambes, soif ardente, grande prostration, refroidissement général, etc.

L'analyse de la crème démontra que les œufs et le sucre étaient de bonne qualité, que le lait qui avait servi à faire la crème n'était pas altéré, et qu'enfin, la vanilline était pure. Puisque aucun des composants n'était nuisible, M. Wassermann pense que le produit toxique avait dû se développer dans l'estomac après injection de la crème, et que, par suite, il était d'origine bactérienne.

Il prit trois ballons contenant l'un du lait pur, l'autre du lait aromatisé de vanilline, et le troisième une solution aqueuse de vanilline, les fit bouillir et les maintint ensuite pendant dix-huit heures à une température de 37 degrés. On injecta alors à des souris quelques gouttes du contenu de chaque ballon. Le lait aromatisé de vanilline déterminait seul des accidents toxiques.

M. Wassermann étudia alors l'action de la vanilline sur les divers microbes, et il constata que mélangée aux bouillons de culture, elle arrête le développement des microbes aérobie et qu'elle active, au contraire, la croissance des bactéries anaérobies.

Il en conclut que le lait avait dû être souillé par des microbes anaérobies, que sous l'action adjuvante de la vanilline, ces microbes s'étaient multipliés dans la crème avec une virulence accrue, que le travail s'était continué dans l'estomac, d'où l'intoxication et ses suites. Malheureusement, M. Wassermann n'a pu découvrir l'espèce exacte de bactéries qu'il incrimine. Il n'y a donc là qu'une série d'inductions et de déductions, ce qui rend toute l'explication très hypothétique et nous laisse plus que jamais perplexes sur la vraie cause des accidents dus à la crème à la vanille.

Transaction malhonnette. Berlin. Allemagne, 18 novembre.—Le « Tagblatt » expose aujourd'hui ce qui parait une transaction malhonnette, par laquelle le chef actuel du département colonial a distribué 80.000 kilomètres carrés de territoire dans les Camerouns valant, dit-on, 49.000.000 de marks, à divers hauts person-

DEPECHE

Télégraphiques.

NOUVELLES

— DU —

Théâtre de la guerre

Paris. 18 novembre.—Des dépêches retardées de Captown donnent la réponse du général Buller au colonel Schiel, l'officier allemand fait prisonnier à Elands-laagte, qui demandait sa mise en liberté sur parole, conformément à une prétendue promesse du général White. Le général Buller exprime le regret que la captivité ne convienne pas au colonel Schiel, mais il refuse d'admettre qu'il y ait une violation des usages. Il continue :

« Aucun commandant ne peut mettre en liberté sur parole ou exercer son contrôle sur un prisonnier en dehors des limites de son commandement. Par les opérations des forces de la République le commandement du général White est actuellement limité à Ladysmith, et il est très juste que le général commandant à Natal fasse des arrangements pour s'assurer des prisonniers de guerre. La Grande-Bretagne est à six mille miles du Cap. Le Transvaal a déclaré la guerre et a envahi le territoire britannique avant que des forces anglaises pussent entrer en campagne. Les Boers ont ainsi obtenu dès le début un immense avantage. Ils ont sans aucun doute pris en considération le fait que la petite armée anglaise qui leur serait opposée n'aurait que peu d'hommes à employer à la garde des prisonniers, qui devaient, conséquemment, être étroitement enfermés. A l'arrivée des renforts britanniques je ferai de mon mieux pour remédier aux inconvénients. »

Une dépêche officielle de Pretoria datée du 10 novembre confirme les rapports établis que les gros canons des Boers n'ont eu que peu d'effet à Mafeking.

Des rapports de la Colombie du Cap indiquent que les partisans des Boers s'étonnent de l'irrésolution du général Joubert à s'emparer de Ladysmith.

D'intéressants détails sur la bataille de Belmont arrivent de l'Etat libre d'Orange à Captown. Ils établissent qu'au moment où le colonel Keith-Falconer a reçu une balle dans la poitrine il allait au secours du lieutenant blessé Bevan.

Le lieutenant Brooke, des Lanciers, a échappé miraculeusement. Il était descendu de cheval pour prendre une esquisse de la position des Boers, et il se trouvait à quelque distance en avant de ses hommes quand trente Boers ont ouvert le feu. Au moment où il se remettait en selle une balle lui a traversé la jambe et a tué son cheval.

On annonce que les transports suivants sont arrivés aujourd'hui à Captown :

Mongolian, avec le deuxième régiment des Highlanders de Seaforth et un hôpital de campagne ;

American, avec une batterie d'artillerie, une partie de la brigade de cavalerie et des munitions ;

Pavania, avec le deuxième Royal Fusiliers et le deuxième Fusiliers écossais ;

Jamaican, avec un escadron du sixième dragons ;

Cephalonia, avec l'état-major de la quatrième brigade, le premier Durham, de l'infanterie montée et des détachements du corps médical.

Environ 4.600 hommes sont ainsi ajoutés aux forces anglaises dans le sud de l'Afrique et portent le total des hommes du corps d'armée du général Buller arrivés jusqu'ici à 27.000 environ.

Le Câble du Mozambique.

Paris. 18 novembre.—La Compagnie du câble colonial publie aujourd'hui l'avis suivant :

Nous sommes informés que le câble du Mozambique a été réparé. Les communications avec le sud de l'Afrique par les côtes de l'est sont ainsi rétablies. Il a été trouvé nécessaire de suspendre à Aden, aussi bien qu'au Cap de Bonne Espérance, la transmission et la réception de toutes les dépêches chiffrées de fonctionnaires ou de particuliers de Zanzibar, des Seychelles, de Maurice, de Madagascar, de l'Afrique britannique orientale, de l'Afrique allemande orientale, de la Baie de Delagoa, de Rhodesia, de l'Etat libre d'Orange, du Transvaal, de la Colombie du Cap et du Natal.

Les dépêches en langage ordinaire seront sujettes à la censure et envoyées aux risques de l'expéditeur.

La Noël n'est pas bien loin, pour qui ne pas rendre quel'un heureux avec un cadeau, surtout quand vous pouvez le faire sans dépenser un sou. Commencez tout de suite à demander des Purple Trading Stamps et vous verrez comme vos livres seront rapidement remplis.